



**Réflexion** Comment le foulard est-il devenu ce qui caractérise en Europe la femme musulmane ? Que dit ce foulard et notre regard sur lui ? La première surprise du spectacle de Myriam Marzouki, *Ce qui nous regarde*, au théâtre l'Echangeur à Bagnolet (Seine-Saint-Denis), est de créer une forme purement théâtrale à ce qui semble de prime abord échapper à la représentation. Lire la critique d'Anne Diatkine sur notre site.

## CULTURE/ SCÈNES

# Botho Strauss en pièce détachée



Une fois sur scène, les personnages appartiennent à un autre monde, donc à un autre temps.  
PHOTO MICHEL CORBOU

**A la Colline, Alain Françon met en scène avec finesse «le Temps et la Chambre», une pièce introspective du dramaturge allemand.**

Vous êtes deux hommes assis dans une chambre, pour toujours peut-être, mais, comme il n'y en a qu'un qui parle, c'est que vous êtes seul. C'est *«un jour aux confins du plus rien»*. Ni aube ni crépuscule, ni début ni fin. Vous vous appelez Julius si vous parlez, Olaf si vous ne parlez pas. Vous êtes assis dans deux confortables fauteuils de cuir vintage qui étaient peut-être déjà là en 1991, quand Patrice Chéreau créa en France la pièce de Botho Strauss (qui date de 1982). Le fauteuil de Julius est tourné au dehors, celui d'Olaf au dedans. Tout à l'heure, vers la fin, une heure et demie et quelques morceaux de vies et de personnages plus tard, ce sera le contraire, Julius sera muet et Olaf bavard. Olaf se plaindra beaucoup – à force d'écouter les autres, on finit par se sentir seul.

Pour l'instant, vous êtes Julius et vous avez la puissance et la fermeté pantagruélique de Jacques Weber. Vous vous levez du fauteuil et vous regardez par l'une des trois grandes fenêtres les gens qui passent dans la rue. Vous les décrivez en vous adressant à Olaf, en disant tu. Ce tutoiement semble aussi bien adressé à vous-même qu'à n'importe quel autre, au public, c'est un tutoiement intérieur froid qui vous objective et vous met en spectacle, comme dans certains spécimens du roman des années 60 ou 70.

**Valise.** Pourtant, vous n'êtes pas Georges Perec. Vous ne prétendez pas vous en tenir à l'objectivité par laquelle vous aviez débuté l'inventaire de ce que vous voyez : *«Les sapins de Noël sont encore sur le trottoir en février»*, etc. Vous dites des choses comme : *«Mauvaise herbe volante. Silence nulle part jamais. Quand même, dans cette somnolence assourdissante, tu perçois le vrombissement de lointains marteaux-piqueurs. On ne sait pas ce que c'est que ce jour. Peut-être le plus brunâtre de l'année.»* Vous êtes un observateur, certes,

mais vous êtes aussi une âme sensible et un moraliste en surplomb. Si bien que quand vous voyez cette femme passer, vous dites voir une *«jolie petite carpe»*, avec dans la démarche *«quelque chose d'avachi, indolent, embigoudisé, feuillage de magazine, pâleur de petit écran.»* La traduction musicale de Michel Vinaver, faite pour Chéreau, vous convient toujours aussi bien.

*«Pâleur de petit écran»* ? C'est une expression désagréable et – comme le théâtre, ce sont aussi les repréailles de la vie – la femme ainsi décrite quitte les coulisses et la rue pour jaillir dans cette chambre, tel un aéroport, valise à la main. Elle proteste contre le traitement descriptif dans lequel vous l'avez enfermée. En 1991, c'était Anouk Grinberg. Aujourd'hui, c'est Georgia Scalliet, qu'on voit d'habitude à la Comédie-Française. Ses grands yeux tristes et ourlés. Sa grâce tantôt agressive, tantôt blessée. Son merveilleux cou de danseuse incertaine. Son ambition déséquilibrée. C'est la fille de la rue, l'instant d'après elle s'appelle Marie Steuber. Elle a raison de protester. La vie, ce n'est pas ça. Ça échappe à toute des-

cription, et même, finalement, à toute organisation consciente, à tout récit. Marie Steuber donne la grammaire de tout ce qui va suivre : un apparent fourre-tout de petites scènes assemblant des personnages de toutes sortes, sur le mode tragique, comique, introspectif, allant du monologue au dialogue et du dialogue au mime, toute une société bien de son temps mais hors du temps. Marie Steuber est le fil rouge, tendu, en pointillés. Elle apparaît un peu partout avec ou sans valise, tantôt relevant d'un suicide, tantôt directrice du personnel, dînant avec un homme ou laissant son appartement à un autre, toujours abandonnée à quelque chose qui la dépasse et qui vous dépasse.

**Colonne.** Cette chose, c'est justement *le Temps et la Chambre*, le temps dans cette chambre. Vous qui entrez ici, quittez toute espérance narrative, logique, chronologique. Une fois sur scène, les personnages appartiennent à un autre monde, donc à un autre temps. Vous passez des uns aux autres comme on zappe, ou rêve, ou comme on est électrocuté, par des sauts de carpe et des souterrains de conscience. Marie Steuber dîne avec un homme qui pourrait être un amant, un mari, il est odieux et laid et ils fêtent quelque chose. Elle pose une chose sur sa serviette et elle dit : *«Oui, c'est un petit cadeau pour toi, en souvenir du jour de notre rencontre...»*, ce qui serait banal, normal, mais elle ajoute : *«... la semaine dernière»*, et alors une vie n'est ni plus ni moins que cette semaine, ou une minute, ou un siècle, peu importe : dans la chambre, le monde entre avec ses plaisirs, ses peines, ses sentiments, ses ridicules, ses grâces et ses disgrâces – avec ses situations, mais le temps n'est plus soumis aux impératifs catégoriques qui d'ordinaire en règlent l'enchaînement. Et les vies de Marie Steuber l'accompagnent dans la pluie des cartes redistribuées, avec son soin habituel, par Alain Françon ; avec sa mélancolie au cordeau, ses éclats volontiers burlesques.

Au milieu de la chambre, qui a la taille d'un salon ou d'une antichambre, il y a une grande colonne qui parle. Elle dit à Marie Steuber : *«Moi la colonne le poteau. Masculin féminin. Dououreux. J'ai essayé. J'ai trouvé le ton. J'étais dans les mots. C'était l'enfer.»* L'enfer, c'est les mots des autres, les siens aussi, parce qu'ils viennent si souvent des autres. En 1991, la colonne qui parlait à Anouk Grinberg avait la voix de Jeanne Moreau. Aujourd'hui, celle qui parle à Georgia Scalliet a la voix d'Anouk Grinberg. La traduction de Michel Vinaver, son père, la fait parler depuis si loin. La pièce conserve son mystère intelligent et légèrement glacé, son épilepsie aux arrêts.

PHILIPPE LANÇON

**LE TEMPS ET LA CHAMBRE**  
de BOTHO STRAUSS m.s. Alain Françon.  
Théâtre de la Colline, 15, rue Malte-Brun,  
75020. Jusqu'au 6 février.  
Rens. : [www.colline.fr](http://www.colline.fr)